

Journées nationales sur l'évaluation – Paris, 11 et 12 décembre 2014

La conférence sur l'évaluation des élèves est l'aboutissement de tout un processus de réflexion initié en septembre, avec constitution d'un jury populaire composé pour parts égales d'usagers et de professionnels, collecte de contributions sur le site du ministère, entre autres. Elle a eu lieu jeudi 11 et vendredi 12 décembre à Paris, dans le très grand amphi de l'Ecole supérieure des Arts et Métiers. Conférences et tables rondes ont réuni des chercheurs « spécialistes » de la question et des acteurs de terrain témoignant de leurs tentatives « d'évaluer autrement » leurs élèves. Les savoirs de la recherche et les savoirs d'expériences se sont vraiment nourris les uns les autres et ont enrichi les débats. Le consensus semble trouver à l'avance : la nécessité, au-delà du débat stérile largement répercuté dans les médias nationaux et locaux « Notes ou pas notes », de réfléchir aux différentes définitions de l'évaluation et façons de faire pour la mettre en place.

Dans l'impossibilité de faire un compte-rendu détaillé, nous rendons compte des interventions de Jean-Marc Monteil et Pierre Merle et des deux témoignages qui n'étaient étiquetés « innovation » et qui nous ont parus les plus simples, l'un à l'école, l'autre au lycée professionnel, les deux maillons de la chaîne les plus efficaces pour faire réussir les élèves ?



Jean-Marc Monteil, professeur au CNAM, a commencé par définir l'évaluation puis il a interrogé l'usage habituel de l'évaluation. « Evaluer, c'est juger, dit-il, comparer un objectif défini par l'enseignant avec un résultat d'un élève pour savoir s'il peut passer à l'objectif suivant. L'évaluation est formative lorsqu'elle s'attache à montrer la progression de l'élève ; dans ce cas, elle informe aussi l'enseignant sur son enseignement. L'évaluation est sommative quand elle somme différents éléments et qu'elle donne une certification. Le problème est que la première, l'évaluation formative est complètement contaminée par la deuxième... »

L'évaluation porte sur des contenus, elle est fonction de ce qu'on veut mesurer de la tâche. Avec « l'obésité informationnelle », la somme incommensurable d'informations non triées, non hiérarchisées obtenues sur Internet, l'évaluation elle-même va être de plus en plus complexe. Pour mesurer, il faut des outils qui peuvent proposer soit des échelles de rapport qui donnent des écarts (les notes) soit des échelles d'ordre qui donnent des catégories (A/B/C...). L'évaluation est parfois un jugement tronqué, à l'insu des enseignants. Quand on évalue un enseignement, on devrait avoir une courbe en J, qui mesure les progrès des élèves, or on a tout le temps une courbe gaussienne.

L'évaluation est **processus de comparaison sociale**. Les effets de la comparaison négative sont délétères. Si les élèves sont dans des situations de comparaison défavorable, ils ne peuvent qu'entrer dans un déterminisme d'échec. L'école est un espace de comparaison forcée, il faut le savoir et ne pas l'accentuer. L'acte d'évaluer engage bien au-delà du simple acte de juger. Les élèves sont des systèmes humains en développement. Quand on ajoute des commentaires aux évaluations, il faut éviter les interprétations sur des comportements, des traits de caractère, les commentaires sur la personne.

Jean-Marc Monteil conclut en se demandant quand il sera tenu compte de l'expérience immense des enseignants, ils savent évaluer, ils font cela au quotidien. Il faut être dans des processus « bottom-up », ne pas les transformer en observateurs ou expérimentateurs.



Le témoignage d'un IEN et d'une directrice d'école de l'académie de Toulouse, éclaire la première table ronde sur l'évaluation à l'école élémentaire. Dans cette école, on n'a pas pris les choses par le petit bout de la lorgnette et on a réfléchi globalement aux situations d'enseignement-apprentissage dont l'évaluation est partie prenante. Les enseignants ont commencé par expliciter les apprentissages, donner du temps aux élèves pour s'entraîner, associer les élèves pour établir les pré-requis avant d'aborder une notion. Ensuite, ils leur ont appris à s'auto-positionner quand ils font le bilan de la séquence. L'évaluation devient un moteur de progrès et de motivation. Les évaluations proposent des tâches similaires à celles enseignées, il n'y a pas de piège, elles misent sur la confiance. Elles sont différenciées pour les élèves à besoins particuliers. En clarifiant les buts, impliquant les élèves dans le processus, les enseignants réduisent la subjectivité des évaluations (toujours critériées). Ils s'en servent également pour réguler leurs enseignements et pour concevoir leur classe. L'IEN précise que « d'un sujet de controverse », ils ont fait « un objet de formation ». La formation est une des conditions favorables au changement.

Les propos sont tenus sous les regards de Viviane Bouysse, inspectrice générale et d'Elisabeth Bautier, professeur des universités qui apportent quelques réflexions. Les membres du jury, enseignants, chefs d'établissements, parents, membres d'associations, prennent leur travail très au sérieux et posent beaucoup de questions.

Elisabeth Bautier assume une position qu'elle qualifie elle-même « d'iconoclaste » en s'interrogeant sur l'innovation, les projets expérimentaux qui sont mis en avant partout tout le temps en ce moment. Que fait-on dans le quotidien de la classe « ordinaire » ? Ce qui lui paraît le plus important, c'est d'aider les élèves à écrire, tout simplement. Cette compétence de familiarité avec l'écrit (elle s'excuse d'employer le mot « littératie ») est à travailler, c'est un vrai marqueur social.

Viviane Bouysse précise que le niveau d'exigence ne baisse pas parce qu'on fournit un accompagnement. C'est le délaissement de certains qui constitue un manque d'exigence. Il s'agit de faire avancer la cause des élèves en difficultés, ceux qui n'ont que l'école pour « faire école ».



Pierre Merle, professeur des universités à Rennes, se demande s'il faut faire évoluer les notations. Pour lui, notes ou pas notes, « casser le thermomètre ne sert à rien ». Depuis 1930, toutes les recherches sont concordantes pour affirmer que quand on évalue, on est dans l'interprétation, quelle que soit l'honnêteté des professeurs.

Il lui paraît plus judicieux de voir **quels effets ont les notations** et se rendre compte qu'elles sont biaisées, par des biais sociaux ou individuels. Psychologie et sociologie vont dans le même sens. Dans des corrections de copies, celle qui passe juste après une très bonne copie sera sous-estimée, et inversement, celle qui suit une très mauvaise aura tendance à être surestimée. Un autre exemple quand on dit à des correcteurs que les copies qu'ils corrigent sont issues d'une classe « forte » ou d'une classe « faible », les mêmes copies n'obtiennent pas les mêmes notes selon qu'on donne une information ou l'autre. On sait qu'implicitement ou inconsciemment, il y a beaucoup de biais et ils sont solides...

Il va balayer quelques préjugés bien ancrés sur la note. La note est source de motivation. C'est possible pour les meilleurs élèves, mais le sont-ils par la note ou par le classement ? Elle peut entraîner des comportements scolaires, des tricheries. Elle a des effets sur le bien-être scolaire, sur les apprentissages des élèves faibles. Source d'échec plutôt ?

La note est nécessaire aux élèves pour se situer. Quels élèves sont concernés ? Encore une fois les meilleurs car les plus faibles préfèrent l'anonymat. Les notes ont des effets sur les relations entre pairs, les affinités électives se construisent sur les notes. On aboutit à un jugement sur les personnes (« il est nul »), c'est déplorable pour construire une classe.

La note est utile pour habituer l'élève à la compétition. Elle a des effets sur les modalités de travail en classe. On est là pour comprendre ensemble, penser ensemble, savoir qu'on est plus intelligents à plusieurs. Doit-on créer de la compétition ou amener tout le monde au socle commun ? On crée l'inverse, on les habitue à l'échec. Combien de milliers de décrocheurs par an, 100 000, 140 000 selon les estimations ? Quel coût pour la société !

Il existe d'autres barèmes, les lettres, les couleurs, les chiffres... mais il faut bien comprendre que tout système de classement renvoie à un système de pensée. Les changements doivent être cohérents entre eux. On ne peut mettre en cause la note sans réfléchir au redoublement, au nombre d'élèves par classe, à la liaison école/collège, à l'évaluation par compétences, au socle commun. Et les logiques de tous les acteurs (ministère, ESPE, professeurs, parents) doivent converger.

Des témoignages de pratiques dans le second degré montrent comment on utilise à la fois le bulletin de notes et le livret de compétences. Ces expériences sont qualifiées d'innovantes... il y a beaucoup d'endroits où, sans ce qualificatif, des équipes ont réfléchi depuis longtemps à intégrer des approches et des évaluations par compétences. L'exemple le plus intéressant est celui d'un **lycée professionnel** dans l'académie de Strasbourg. Les enseignants, avec l'aide de leurs inspecteurs, se sont centrés sur les acquis des élèves pour communiquer avec les familles. Ils ont opéré un changement de paradigme. La formation est essentielle, elle a permis d'avoir du temps pour réfléchir, un soutien dans leurs démarches, une reconnaissance de leur expertise. Ils ont ensuite créé un outil, sur excel, tout simplement ! Les compétences transversales sont évaluées collectivement. Ce qui est mis en avant est la progression de l'élève, lente ou rapide, son taux d'investissement. Cela a complètement changé les relations avec les jeunes, instaurant des moments d'auto-évaluation, de régulation, les choses sont explicites et il n'y a pas de malentendus. Les familles sont très satisfaites. Pas de projet exceptionnel, pas d'outil sophistiqué ... mais du travail collectif, des formations inter-métiers, un pilotage fort et cela crée du développement professionnel.

Etienne Klein, physicien, président du jury, clôt la journée. Il dit que le consensus s'est fait autour de l'idée qu'il y a des choses à changer... Il ne préjuge pas de ce que le jury transmettra à la ministre comme préconisations mais il fixe un cadre de travail sain : ne pas donner l'impression que les enseignants ne font pas leur travail, mais les aider, leur fournir des outils sans augmenter leur charge de travail. « Nous n'emploierons pas l'expression « évaluation bienveillante » parce que pour nous, elle est synonyme de « perte d'exigence ». Nous essaierons de formuler nos recommandations de façon claire, dans un langage difficile à manipuler pour ne pas être victimes de réductions. »

Le jury rendra sa copie à la mi-janvier.

Isabelle Lardon